



Préface

Olivier Maurault

Numéro 21, 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079982ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079982ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1956). Préface. *Les Cahiers des Dix*, (21), 7–8.
<https://doi.org/10.7202/1079982ar>

PRÉFACE

L'immense territoire du Canada, baigné par trois océans, est aussi sillonné par de nombreux fleuves, dont quelques-uns, très puissants, comme le Fraser, le Mackenzie, le Nelson, le Hamilton et le Saint-Laurent, ont été les chemins par lesquels la civilisation a pénétré chez nous. Il faut les connaître.

Jacques Cartier, pour sa part, a révélé au monde l'existence du Saint-Laurent, qu'il a exploré jusqu'à Montréal, dès 1535, et qu'il a décrit dans ses Récits de voyage, récits dont les diverses éditions font le bonheur des bibliophiles. Que de voyageurs français ont suivi la trace de Jacques Cartier ! Il y en eut, même sous le régime anglais, avant l'arrivée de la « Capricieuse ».

Le Nouveau-Monde était habité par des peuplades indiennes. Parmi ces peuplades, l'iroquoise était la plus redoutable et elle fut trop longtemps l'ennemie des Français. Nos gouverneurs essayèrent bien de se la concilier. Frontenac, entre autres, crut y réussir dans les années 1693-1696. Il n'y parvint qu'imparfaitement.

Mais avec les Iroquois, comme avec les autres Indiens, les Français avaient des relations quotidiennes. Force leur était de se familiariser jusqu'à un certain point avec leurs dialectes. Le firent-ils assez pour que leur langue maternelle fût contaminée par des tournures et des mots indiens ? Il ne le semble pas, car peu de ces mots sont passés dans notre langue actuelle.

En somme, les Canadiens de l'ancien régime étaient restés très Français. Prenons, pour exemple, la famille de Gannes dont une branche fleurit en Acadie et l'autre en Nouvelle-France. Cette dernière produisit un officier distingué, chevalier de Saint-Louis, Georges de Gannes, qui se battit à Chouaguen et à Carillon, et habita les Trois-Rivières, où sa maison existe encore. Après la cession du pays à l'Angleterre, il repassa en France et y mourut.

Mais on sait que l'immense majorité des habitants canadiens-français, tout en changeant d'allégeance, n'abandonnèrent pas le pays où ils étaient nés. Leurs descendants, depuis deux siècles, s'efforcent de maintenir la langue et l'esprit de l'ancienne Mère-patrie. La ville des Trois-Rivières illustre admirablement cette survivance. Grâce à des hommes comme Benjamin Sulte, un de ses fils à la fois journaliste, traducteur, fonctionnaire civil à Ottawa, poète et historien, plein de

courage, d'optimisme et de sens chrétien, la tradition française s'y est maintenue.

Elle se maintient aussi dans la métropole. Comment mieux le prouver qu'en étudiant la carrière de ses maires et d'un de ses archevêques ?

Sévère-Dominique Rivard présida notre conseil de ville, de 1879 à 1881. A défaut de panache, il avait du bon sens et de la prudence. Il fut avocat, homme d'affaires, économiste, organisateur des zouaves, échevin, et sut maintenir la paix dans une ville où les Orangistes d'une part et les Irlandais catholiques d'autre part ne demandaient qu'à se battre.

Que dire d'un archevêque qui, un quart de siècle plus tard, sut aussi mériter le respect et l'admiration de tous les éléments de la population, par sa vive intelligence, son éloquence, son entregent et son dévouement ? Rien ne le peint mieux que les lettres qu'il écrivait à ses amis et à ses parents pendant les quatre années où il séjourna à Québec, entre 1880 et 1884, au début de sa carrière.

Voilà le tableau d'ensemble que nous offre ce XXI^e Cahier. Mgr Maurault a étudié les fleuves, Gérard Malchelosse les voyages de Cartier, Antoine Roy signale les voyageurs français de marque qui visitèrent Québec de 1800 à 1850, Léo-Paul Desrosiers scrute les tentatives de négocier la paix avec les Iroquois; Jacques Rousseau a recherché les « américanismes » de notre parler populaire; Raymond Douville a suivi la carrière de l'officier qui a construit la maison que lui-même habite maintenant; Mgr Albert Tessier a lu les lettres que Benjamin Sulte a écrites à deux de ses cousines ursulines, de 1870 à 1923; Léon Trépanier, ancien échevin et leader du Conseil, s'est laissé séduire par les faits et gestes d'un de ses prédécesseurs qui a atteint à la gloire de la mairie; Jean Bruchési, à propos du séjour de l'abbé Paul Bruchési à Québec, évoque la société de la vieille capitale, vers 1880.

Les « Propos de bibliophile », quatrième série, de M^e Victor Morin, n'entrent pas facilement dans le cadre fictif que je viens de décrire, mais si nous ne les trouvions pas dans le Cahier, il lui manquerait quelque chose. L'auteur y a mis certaines réflexions personnelles qui nous ont émus.

Hors-cadre, mais nécessaire aussi, dans ce Cahier, l'hommage de notre groupe à l'un de nos membres, décédé cette année, le juge Maréchal Nantel.

OLIVIER MAURALT